Document generated on 08/06/2025 7:14 a.m.

Études littéraires africaines

NISSIM (Liana), éd., *Boubacar Boris Diop*. Textes réunis et présentés par Liana Nissim. Lecce : Alliance Française de Lecce, 2010, 346 p. – ISBN 978-88-95343-06-8 (= *Interculturel Francophonies*, n° 18, nov.-déc. 2010)

Susanne Gehrmann

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1018668ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1018668ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gehrmann, S. (2011). Review of [NISSIM (Liana), éd., *Boubacar Boris Diop*. Textes réunis et présentés par Liana Nissim. Lecce : Alliance Française de Lecce, 2010, 346 p. – ISBN 978-88-95343-06-8 (= *Interculturel Francophonies*, n° 18, nov.-déc. 2010)]. *Études littéraires africaines*, (32), 189–191. https://doi.org/10.7202/1018668ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

incontestablement un livre rare qui donne la possibilité d'entendre, de lire et de voir par les mots le retour à la dignité d'un pays dont l'histoire, l'humanité, la générosité culturelle, la richesse humaine et littéraire nous échappent le plus souvent et sont rarement considérées en soi comme dignes d'intérêt. Pour plus d'informations, notamment sur le Fonds de Soutien de l'Art Haïtien, nous invitons les lecteurs à consulter le site suivant :
http://www.haitianartsalliance.org/harf.php.

■ Aude DIEUDÉ

NISSIM (LIANA), ÉD., *BOUBACAR BORIS DIOP.* TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR LIANA NISSIM. LECCE : ALLIANCE FRANÇAISE DE LECCE, 2010, 346 P. – ISBN 978-88-95343-06-8 (= *INTERCULTUREL FRANCOPHONIES,* N°18, NOV.-DÉC. 2010).

Ce numéro de la revue *Interculturel Francophonies* se consacre entièrement au grand romancier sénégalais Boubacar Boris Diop. Précédé d'une introduction de L. Nissim et d'un long entretien de cette dernière avec l'auteur, le volume rassemble dix articles. Le mérite de ce collectif est d'offrir, à partir de divers angles de lecture, une vue assez exhaustive de l'œuvre diopienne de 1981 à 2010.

Dans sa belle contribution sur les « droits et devoirs de l'imaginaire » (p. 51), Silva Riva réussit à faire le lien entre la pensée politique et l'engagement esthétique de B.B. Diop en proposant une lecture croisée de son recueil d'essais *L'Afrique au-delà du miroir* (2007) et de l'œuvre romanesque. Romancier novateur d'abord, aux prises avec les fantasmes du passé d'une société postcoloniale, penseur politique plus radical après le choc du génocide rwandais, il conjugue discours littéraire et discours essayistique dans une même conscience intellectuelle. Ali Chibani explore la même veine – une approche critique du romancier doublé du penseur politique –, mais en se focalisant sur *Les Petits de la guenon* (2009), roman-clé qui pose la question du pouvoir et de la violence en Afrique.

On connaît le rôle important que l'expérience du Rwanda a joué pour l'auteur sénégalais. Virginie Brinker parle à juste titre de l'« esthétique de la sobriété » (p. 254) qui apparaît dans *Murambi, le livre des ossements* (2000), et elle compare ce roman aux œuvres d'Abdourahman Waberi et Koulsy Lamko sur le même sujet, tout en procédant à une analyse rhétorique des mises en abyme de l'indicible dans ce corpus. Le « tournant poétique » (p. 253) qui se donne à lire dans *Murambi* rompt avec le ludisme et « le relativisme postmoderne » (p. 127) du roman *Le Temps de Tamango* (1981), livre analysé par

Veronika Thiel. Cependant, la « complexité formelle » (p. 127) et l'autoréflexion sur l'écriture que Thiel décèle comme un engagement d'urgence dans le contexte de la société postcoloniale – esthétiquement fort différent de la veine néoréaliste, bien entendu – restent une préoccupation majeure de l'auteur dans sa prose plus récente, notamment dans *Kaveena* (2006).

Francesca Paraboschi procède à une excellente analyse narratologique du roman *Les Traces de la meute* (1993), dont elle met en exergue toute la complexité. Elle montre comment les relations entre les divers narrateurs créent une polyphonie dialogique qui implique aussi le narrataire. Cette stratégie s'apparente à une éthique de l'oral transférée à l'écrit. Comme le critique le montre, l'originalité de l'écriture de l'oralité chez Diop, soutenue par une forte métatextualité du roman, réside dans le fait que l'auteur n'aspire pas à restituer « la tradition orale » pour elle-même, mais vise plutôt à rompre avec la littérature réaliste conventionnelle et à enrichir le roman par des éléments genrologiques et structurels empruntés à l'oralité. Maria Benedetta Collini propose une lecture du *Cavalier et son ombre* (2008) qui dévoile la richesse structurelle et intertextuelle du roman ; en se concentrant sur la réécriture de mythes, elle a cependant souvent recours à l'anthropologie, ce qui éloigne parfois son propos du texte littéraire. Cristina Brancaglion se penche, à l'instar de Paraboschi, sur *Les Traces de la meute*, mais elle procède par une approche linguistique en questionnant la position de Diop dans le débat autour du français africanisé. Sa conclusion, à savoir que Diop fait bel et bien des emprunts au *wolof* et au français local, n'a rien de surprenant.

Deux articles fort intéressants se consacrent à la comparaison entre deux textes de Diop qui sont des variantes l'un de l'autre. Ainsi, Papa Samba Diop analyse *Doomi Golo*, roman *wolof* de 2003, et l'auto-traduction française *Les Petits de la guenon*. Il montre comment une traduction littérale s'opposerait à la traduction libre de Diop, qui élabore une poétique différente dans les deux textes. *Doomi Goolo* est ancré dans l'hypoculture *wolof*, tandis que *Les Petits de la guenon*, s'adressant au public francophone, s'inscrit dans l'exercice d'une fusion littéraire du local et de l'hyperculture française. Pour sa part, Marco Modenesi compare les deux versions de la nouvelle *La Nuit de l'Imoko* (2002 et 2010). De cette analyse rigoureuse ressort le fait que Diop y condense des aspects différents de son écriture : si la première variante privilégie le côté obscur et l'énigme posée au lecteur par la théâtralisation d'un culte du pou-

voir traditionnel en pleine modernité, la deuxième aspire à plus de clarté concernant la critique des politiques post-coloniales.

En somme, cet ouvrage collectif ouvre de nombreuses pistes de recherche à propos de l'œuvre diopienne, et propose des lectures convaincantes de ses romans, quoique l'on puisse parfois regretter le manque d'un travail théorique plus approfondi.

■ Susanne GEHRMANN

PANGOP KAMENI (ALAIN CYR), *RIRE DES CRISES POSTCOLONIALES. LE DISCOURS INTERMÉDIATIQUE DU THÉÂTRE COMIQUE POPULAIRE ET LA FICTIONNALISATION DE LA POLITIQUE LINGUISTIQUE AU CAMEROUN*. BERLIN-MÜNSTER-WIEN-ZÜRICH-LONDON : LIT VERLAG, COLL. FRANKOPHONE LITERATUREN UND KULTUREN AUßERHALB EUROPAS/LITTÉRATURES ET CULTURES FRANCOPHONES HORS D'EUROPE, VOL. 2, 2009, 357 P. – ISBN 978-3-8258-1917-0.

Les études consacrées au théâtre africain sont les parents pauvres de la critique littéraire africaniste, et la culture populaire africaine est, en matière de recherche, un champ largement en friche. Sans doute parce qu'il a été « conçu pour une audience de masse, à court terme et d'un oubli facile, bon marché, produit en série, destiné à la jeunesse, lié au big business », comme dirait Bertrand Lemonnier dans « Qu'est-ce que la "culture pop" ? » (*Sciences humaines*, n°77, 1997), le corpus de la culture populaire est, au contraire de celui du roman ou de la poésie, difficilement accessible pour le critique « classique ». La « culture de la rue », en plus du préjugé défavorable qui la concerne dans la plupart des sociétés, est généralement diffusée au Cameroun par des supports des moins conventionnels et des plus précaires : CD, DVD, cassettes audio, cassettes VHS, etc. *Rires des crises postcoloniales*, ouvrage qui entend scruter le théâtre comique populaire camerounais et sa dramaturgie, s'intéresse ainsi à un genre « orphelin » (dans le sens de « maladies orphelines »), situé dans une section « maudite » du champ culturel. C'est dire combien le livre de Pangop constitue une recherche attendue dans le champ de la critique africaniste.

Il est constitué de trois parties. La première, qui traite de la création et de l'évolution du théâtre moderne camerounais, charrie un nombre d'informations capitales sur la littérature camerounaise en général et sur le théâtre en particulier, renseignements que l'on ne peut retrouver que dans des ouvrages tous aujourd'hui indisponibles, tels *Littérature et développement* (Silex Éditions, 1970) de Bernard Mouralis, *Littérature camerounaise de langue française* (Payot,